

panorama complet et à jour des vues de l'historien grec et une analyse utile de nombres de passages des *Histoires*, même si certaines discussions historiographiques auraient mérité d'être présentées ailleurs que dans les notes. Le lecteur reste cependant sur sa faim à cause d'une insuffisante problématisation lisible dès l'introduction. Cette façon de procéder se retrouve ailleurs dans l'ouvrage où domine une approche philologique – l'auteur fait grand cas du sens des mots, ce qui est positif –, mais trop descriptive et parfois très généralisante. L'avant-dernier chapitre (« Polybius, Rome, Barbarism and Fate »), trop court pour être réellement pertinent, en constitue un bon exemple. L'auteur veut y démontrer que Polybe considérait malgré tout les Romains comme des barbares dont l'invincible expansion fut guidée par une force surhumaine. Le sujet est intéressant mais les quatre pages proposées ne permettent pas de l'approfondir. Sans enlever ses qualités indéniables à ce travail, c'en est aussi la limite.

Thibaud LANFRANCHI

Brian W. BREED, Cynthia DAMON & Andreola ROSSI (Ed.), *Citizens of Discord. Rome and its Civil Wars*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-333 p. Prix : 44 £. ISBN 978-0-19-538957-9.

Ce volume propose la synthèse d'une rencontre sur les guerres civiles et leur résonance, tenue en 2007 au Amherst College. Plus que des guerres civiles proprement dites, c'est d'esthétique de la réception qu'il s'agit ici. Ce projet repose en effet sur l'idée que ces conflits sont un élément fondamental pour la compréhension du regard que les Romains portaient sur leur passé : « the patterns and cycles of Roman civil war remain effective "intertexts" far into their future via translations and appropriations » (p. 5). Cette phrase révèle l'importance de la dimension littéraire dans la mise en œuvre d'un ouvrage qui témoigne d'une appréciation non strictement négative portée sur ce type de conflits. Certains estiment ainsi que le réel accomplissement de Rome ne se fit pas, comme Auguste le prétendait, avec la fermeture des portes du temple de Janus, mais au travers de cette discorde régulière qui permit au génie romain de se réaliser. Au travers de ces communications, c'est aussi cette idée (illustrée récemment par Cl. Moatti, *Historicité et « altéronomie » : un autre regard sur la politique*, *Politica Antica*, 1, 2011, p. 107-118) que cet ouvrage collectif entend approfondir. On le voit à l'utilisation de certaines conceptions machiavéliennes (p. 13-14 par exemple). Examinant les modalités suivant lesquelles une série d'auteurs se confrontèrent au thème des guerres civiles, l'ouvrage souhaite donc réinterroger les liens entre concorde et discorde dans l'histoire de l'*Vrbs*. En cela, il s'inscrit dans un courant récent qui réévalue le potentiel créateur et positif des troubles sociaux à Rome. Ces présupposés – jamais réellement exposés – irriguent les communications réunies dans ce volume, lesquelles sont majoritairement de caractère littéraire et textuel (treize sur dix-huit). De ce point de vue, le découpage en quatre parties n'est pas toujours des plus heureux d'autant que manquent, dans l'introduction, une véritable justification de ce choix ainsi qu'une présentation de la riche bibliographie consacrée à ces questions. Cela permettrait pourtant au lecteur de mieux situer cette entreprise d'un point de vue historiographique. Les aspects historiques ne sont représentés que par quatre communications. À partir du témoignage d'auteurs

contemporains des guerres civiles, T. P. Wiseman aborde les explications romaines sur l'origine de ces conflits. Varron l'attribuait ainsi aux mesures de C. Gracchus en 122 et seul Denys d'Halicarnasse faisait de même, inspiré par Varron. Pour ce dernier, la faute de C. Gracchus fut de créer les conditions de la discorde, pas la discorde en tant que telle, et T. P. Wiseman en déduit que Varron ne suivit jamais totalement l'interprétation des *optimates*, et qu'il exista des points de vue opposés sur ce sujet. De son côté, H. Flower fait de la décennie 80 avant J.-C. une période cruciale car c'est là que le gouvernement aristocratique républicain aurait prit fin. La République imaginée alors par Sylla aurait été différente parce qu'il légalisa des pans entiers de la vie politique et laissa moins de place au débat politique classique, notamment pour ce qui concerne les cours de justice. Cela la conduit à revenir sur les questions de périodisation et à mettre en avant l'importance de cette première guerre civile dans la fin de la République. D'où son idée de républiques romaines au pluriel et, donc, la fin de l'une d'entre elles en 88, qui témoigne de ce que la guerre civile marqua un tournant politique. K. A. Raaflaub s'interroge, lui, sur la conduite de César durant les guerres civiles, laquelle reposait sur une double stratégie permanente : dénoncer les torts que lui infligeaient ses ennemis, d'une part, et en appeler à tous les citoyens. Sans nier les responsabilités de César, l'auteur rappelle que, pour servir ses intérêts, César chercha à se présenter sous un jour particulier et démontra sa capacité à penser au-delà des limites politiques romaines traditionnelles. Enfin, M. Lowrie, tente d'appliquer les théories de G. Agamben à la situation romaine à partir du cas de Sp. Maelius. Comme l'histoire de ce personnage fut réinterprétée précisément au dernier siècle de la République, M. Lowrie entend montrer qu'elle offre non seulement un moyen de réfléchir sur les paradoxes du gouvernement républicain romain, mais aussi sur la conception augustéenne de la souveraineté. À côté de ces quatre articles, ceux qui privilégient une approche littéraire consistent principalement en des études de cas centrées sur un auteur en particulier. Ainsi, W. W. Batstone analyse la rhétorique et le style de Salluste à propos de la guerre civile et expose comment ces écrits furent une étape importante dans la conceptualisation romaine de la notion en y ajoutant trois éléments : la conscience que les factions continuaient à se battre avec la victoire ou la défaite ; la croyance dans le fait que la rhétorique développée par les deux camps était en elle-même dangereuse ; et, enfin, la conscience de la profondeur historique d'un problème qui remonte bien au-delà des guerres puniques (p. 66). De même, A. Rossi, se penche sur Virgile et sur la fameuse description du bouclier d'Énée, dont il propose une interprétation à partir d'une lecture de l'*Énéide* comme poème des guerres civiles. Il défend l'idée que les scènes représentées peuvent toutes offrir une clef de lecture en rapport avec la notion de guerre civile qui irrigue le poème, comme le montre le cas de M. Manlius Capitolinus (p. 149-152). Si l'*Énéide* est aussi l'objet des réflexions de D. Quint, R. Ash et C. Damon examinent le cas de Tacite, E. Fantham celui de Lucain, A. Feldherr celui d'Horace et B. W. Breed celui de Properce. D'autres articles ont une perspective plus ample. C'est le cas d'A. M. Gowing qui interroge les spécificités de l'écriture des guerres civiles durant le règne de Tibère, tandis que celui de Chr. Pelling porte sur les questions d'intertextualité entre l'œuvre de Thucydide et celles d'auteurs écrivant sur les guerres civiles romaines. Tous ces articles apportent ponctuellement des éléments novateurs, mais la cohérence de l'ensemble demeure lâche. Se dévoile ici un problème général du recueil : une réflexion insuffisante sur ce

qu'il faut entendre par le terme de « guerre civile ». De fait, les quelques éléments de réflexion sur ce point ne se trouvent pas en introduction mais dans certains articles : celui d'H. Flower (p. 76) ou celui de Chr. Pelling qui suggère une différence entre « civil conflict » et « civil war » sans l'expliciter (p. 113). En l'absence d'une telle réflexion, la présence d'un article sur les usurpations durant le règne de Gallien, à partir de l'*Histoire Auguste*, n'apparaît pas clairement justifiée, ni même l'utilisation, à quelques reprises, de la période du conflit des ordres. Il aurait pourtant été intéressant de se demander en quoi ce dernier peut ressortir de la catégorie « guerre civile ». Dans le même ordre d'idées, les deux derniers articles, qui explorent chacun à leur manière la résonance des guerres civiles romaines dans des sphères différentes (le théâtre de Shakespeare et la poésie des guerres civiles anglaise, américaine et espagnole) sont insuffisamment rattachés à la problématique générale. Enfin, les aspects matériels des guerres civiles ne sont évoqués que par le travail de B. Kellum sur certaines représentations de batailles navales. Elle estime qu'il s'agit de représentations de la bataille d'Actium et, par des rapprochements avec d'autres scènes peintes, propose d'y lire l'imprégnation et la réappropriation de l'imaginaire d'Actium par les nouvelles classes dirigeantes de l'Empire, notamment les affranchis et les femmes, pour qui cette bataille constituait une part cruciale de leur histoire. Cette communication tranche avec le reste du volume et illustre, à mon sens, le défaut de l'approche purement textuelle privilégiée. Certes, le lecteur se voit offrir une large revue de la réutilisation du thème des guerres civiles (au risque de s'y perdre s'il n'est pas familier des ouvrages étudiés), mais sans jamais qu'un certain nombre de questions historiques, pour lesquelles une approche matérielle aurait eu son sens, soient réellement posées. De la sorte, en dépit de communications de qualité, l'ouvrage laisse sur sa faim car il n'offre jamais véritablement de réflexion problématisée sur l'objet qu'il entend étudier – y compris sous l'angle du rapport entre littérature et histoire – et parce qu'il se cantonne souvent à une des dimensions du problème.

Thibaud LANFRANCHI

Guillaume FLAMERIE DE LACHAPELLE, *Clementia. Recherches sur la notion de clémence à Rome, du début du 1^{er} siècle a.C. à la mort d'Auguste*. Bordeaux, Ausonius, 2011. 1 vol. 13,5 x 20,5 cm, 352 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 33). Prix : 18 €. ISBN 978-2-35613-044-0.

Le livre de G. Flamerie de Lachapelle peut être lu à deux niveaux : par une lecture rapide, fort agréable et enrichissante, qui prendrait en compte les 176 premières pages pour avoir les idées claires sur la *clementia* ; et par une lecture lente, qui ferait toute sa place à l'énorme masse des notes (138 pages !) et de la bibliographie ainsi qu'à l'érudition impressionnante qu'elles montrent. Dans le cadre de ce compte rendu, on essaiera de donner un aperçu des deux lectures. L'introduction, extrêmement brève, ne laisse pas présager de la richesse du corps du livre ; peu problématique, elle ne pose qu'une question, la nature individuelle et républicaine de la *clementia* ou son rapport à la monarchie. Cette question, centrale, il est vrai, sert de fil conducteur au livre, mais on trouvera beaucoup plus dans ces pages. Une première partie, *clementia populi Romani*, prend en compte l'étymologie et tente de donner une définition de la